

Dernière opération

Derrière moi, le hangar explose et le souffle de l'explosion m'envoie dans le décor. J'atterris dans un buisson. Génial. Je me relève en pestant contre le monde entier, je boitille jusqu'aux ruines du hangar. Arrivée là, j'admire mon œuvre avec un sourire de satisfaction. Du bâtiment, il ne reste que des gravas et des flammes. L'opération « Manuscrit Oublié » est un succès. Je me retourne et fronce les sourcils : un deuxième hangar se dresse devant moi, le chiffre trois ornant sa porte. Prise d'un doute, je sors mon téléphone pour vérifier le numéro du hangar que je devais faire sauter. Je vais dans mes messages et regarde ceux de Liam :

« Hangar trois. Vingt-deux heures. Vendredi »

Et flûte. Je me suis trompée de cible. C'est pas grave. Enfin, pas très. Bon, d'accord, c'est catastrophique. Je ferme les yeux et... On inspire, on expire, tu es un Lotus. Je rouvre les yeux avant de pousser un cri de rage. Mais c'est pas possible la poisse que j'ai ! Je réfléchis, il faut que je trouve une solution et vite. Bon, première chose : faire sauter le hangar (et le bon cette fois) ; deuxième chose : expliquer à mon frère pourquoi deux hangars ont explosé au lieu d'un. Oh, je sens que je vais passer un sale quart d'heure en rentrant à la maison.

Je marche vers ma voiture en essayant de trouver une excuse plausible. Mes deux derniers bâtons de dynamite à la main, je les soupèse : à peine de quoi faire exploser une maisonette mais c'est pas grave parce qu'il me reste également un bidon d'essence. Tout va s'enflammer et ça va être très drôle à regarder. Il faut que je trouve un moyen d'entrer. Oh, il y a une fenêtre. Je prends mon élan et en quelques mouvements, je suis accrochée au rebord de la fenêtre. Je m'accroupis et me colle à la fenêtre en levant mon coude. Je donne un coup sec dans le carreau. Un petit bruit se fait entendre et la fenêtre s'ouvre. J'ai réussi du premier coup, évidemment. Ah, qu'est-ce que je suis forte. Je me glisse doucement par la fenêtre et entre dans le lugubre hangar. Je saute et atterrit sur une caisse en bois qui tangué. Il faut que je sois discrète. Très discrète. Si je me fais attraper deux problèmes se poseront : un ; mon frère me tue c'est sûr, et deux : je doute que les gens qui me feront prisonnière soient des enfants de chœur. Je me fait la réflexion qu'il faut que j'arrête d'être pessimiste... Et surtout que je finisse cette mission. Je descends de ma caisse en bois et commença à errer dans le noir du hangar. Je sors ma lampe torche parce que jouer la nyctalope, c'est bien, mais je me suis cogné quatre fois alors que je suis censée être discrète. J'ai buté de nouveau contre un meuble et cette fois-ci, un rai de lumière

éclairer le hangar. Je n'y crois pas, il y a un passage souterrain. Je sors mon téléphone et envoie un message à Lucas, mon frère :

De moi à Lucas :

« Il y a un passage souterrain, je vais voir ? »

De Lucas à moi :

« Non !!! Tu sors du hangar et j'envoie une équipe de secours. Tu ne bouges pas Livia !!! »

De moi à Lucas :

« Merci pour ton autorisation frangin, je vais explorer le souterrain ;) »

Et j'éteins mon téléphone de façon à ne plus être dérangée. La caisse pour libérer assez de place pour passer. Je descends les escaliers, ils sont humides et il y a du sable sur les marches. Je finis par arriver dans un long couloir éclairé par des lampes torches. C'est étrange, au moment où j'ai posé mon pied sur le sol, j'ai su que ça allait être compliqué de finir cette opération « Manuscrit Oublié ». Un bruit se fait entendre et automatiquement, ma main se pose sur le manche de mon poignard qui est accroché à ma ceinture, juste à côté des explosifs. Tous mes sens sont en alerte et mon corps se tend, à l'affût du moindre danger. Je me tourne et... problème droit devant. L'homme me tourne le dos, un téléphone à l'oreille. Je me crispe et commence à reculer tout doucement.

- On attaque à trois heures demain matin.

Je m'arrête et tends l'oreille. Ça commence à devenir instructif cette histoire.

- La cargaison sera dans le premier camion, ils ne s'y attendront pas.

Détrompe-toi. Je m'immobilise complètement pour écouter la suite de la conversation.

- Il est temps de raser de la carte cette agence une bonne fois pour toute.

Je crois qu'il commence à parler de moi. Je suis tellement connue qu'on parle de moi partout. Bon, il faut que je me débarrasse de cet homme. Tout d'abord il faut que j'arrive à me calmer et à ne plus penser à rien. Je me remémore ce que dit mon entraîneur :

- Tu dois frapper les 6 points vitaux Livia !!!!! Et pas avec tes dagues, tu le fais avec cette épée, me crie Peter, notre entraîneur.

Dans la salle d'entraînement nous sommes une vingtaine. Je connais Peter depuis que j'ai 4 ans, c'est l'entraîneur de toutes les sentinelles. Il est connu pour ses exploits guerriers ainsi que pour sa rigidité en terme de pédagogie qui est, comment dire... Inexistante ? Mais bon, si il veut que je me batte à l'épée....

Très bien. Je dégaine l'épée et jauge le mannequin en paille. Un mètre quatre-vingt sur soixante-quinze centimètres de large. Standard. Je dégaine mon arme et m'élançe. Mon premier coup tranche profondément la base du cou au niveau de l'artère, et le deuxième transperce son coeur de part en part. L'épée ressort de la paille et coupe nettement ses chevilles en projetant des gerbes de paille qui font reculer l'entraîneur. J'exécute un salto, tranche sa colonne vertébrale au passage, et atterris souplement derrière le mannequin en sectionnant les reins dans un mouvement leste du poignet. Je me relève en passant rapidement mon épée devant sa gorge et le décapite d'un coup sec.

Ah, que de bon souvenirs l'époque où je n'étais encore qu'une étudiante innocente. Je souris avant de sortir de l'ombre pour être vue.

- Tu sais a quoi on reconnaît une bonne tueuse ? je lui demande.

Il pâlit en me voyant et dit d'une voix blanche :

- Livia Salvatore.

Mon sourire s'élargit :

- Tout le monde connaît son nom.

Je m'avance avec ma lame dans la main, un petit sourire sadique accroché aux lèvres. Ma proie s'est pétrifiée de peur, elle ne bouge plus. Il se contente de me regarder avancer vers lui les yeux écarquillés. Et dans ces derniers je peut voir une peur viscérale, comme si un instinct animal lui dictait que c'était la fin pour lui. Il regarde la mort arriver, parce que, c'est ce que je suis. De là où je suis je peux voir les frissons de terreur qui lui hérissent les poils. Car à ce stade-là ce n'est plus de la peur mais de l'effroi. Qu'est-ce que j'aime les voir terrorisés comme ça, sentir l'odeur de la peur que je provoque me rend toute contente. Je continue d'avancer vers lui, amusée. Il faut que je me dépêche : je n'ai pas toute la soirée.

Une fois mon travail fini, je continue d'explorer les souterrains, il y a tellement de petits passages, un vrai dédale. Je finis par arriver devant ce qui ressemble à une porte. Grande, en bois, avec une poignée. Oui, je crois bien que c'est une porte. J'abaisse la poignée mais comme je m'y attends c'est verrouillé. Je sors donc un petit couteau avec une allée de dix centimètres de façon à crocheter la serrure. En quelques secondes, le problème est réglé et la porte s'ouvre dans un grincement

sinistre. C'est un bureau. Je vérifie qu'il n'y a personne et pénètre dans la pièce. C'est bizarre. Tout est parfaitement rangé, tout est à sa place. Mais... Tout semble vide. Comme si l'on avait aspiré l'âme de cet endroit. La pièce semble en suspens dans le temps. Comme attendant le retour de quelqu'un qui n'était jamais venu. Cette pièce me donnait froid dans le dos. Et sans demander mon reste, je filais explorer un autre endroit. Il y a une mauvaise odeur ici, c'est une infection. Soudain, à ma gauche, une porte s'ouvre. Toute seule. Je passe la tête et ... Des cierges étaient allumés partout, jetant une lumière tremblante dans un large atrium converti en chœur où étaient délivrés les sermons. Il y avait des bancs et une estrade surélevée tenant lieu de chaire. Les bancs étaient occupés. Ils étaient la source de cette odeur pestilentielle. Ils étaient jonchés de cadavres. Je pris une profonde inspiration, ce que je regrettai aussitôt, mais la puanteur insoutenable fut rapidement noyée dans l'abomination de ce que j'avais sous les yeux. Des dizaines de corps étaient éparpillés sur les bancs, certains affaissés tandis que d'autres étaient toujours assis, la tête renversée en arrière, bouche béante, à des stades divers de décomposition. Malgré tout ce que j'avais vécu, je n'avais rien vu de tel de toute ma vie. Je dus me retenir de vomir. Je ne savais pas qui étaient les propriétaires de cet endroit, ni ce qu'ils voulaient faire. Mais je savais une chose : ils ne reculeraient devant rien pour arriver à leurs fins. Je commençais à être terrifiée.

Je m'avance dans un couloir sombre quand j'entends :

- Après avoir tenté désespérément de déplacer un membre de mon corps paralysé pour avertir les docteurs que j'étais conscient avant qu'ils fassent la première incision, j'étais si soulagé de voir qu'une infirmière avait remarqué mes pupilles dilatées par la forte lumière. Elle s'est approchée et m'a chuchoté :
« Crois-tu que nous ne savons pas que tu es réveillé? »

Cette fois c'est trop. Je sens mon sang se glacer dans mes veines, je ne contrôle plus rien. Je suis pétrifiée, je regarde autour de moi mais il n'y a rien. Je suis seule dans ce couloir sombre. L'angoisse prend possession de moi quand une voix de petite fille se fait entendre :

- Moi, c'était la nuit, je dormais quand j'ai entendu maman m'appeler. Je suis descendue et maman m'a enfermée avec elle dans un placard. Elle m'avait alors dit : « moi aussi, je l'ai entendu ». Nous n'avions pas fait de bruit. Mais il nous a quand même trouvés.

Et je la vois. Elle est assise au milieu du couloir et me tourne de dos. Elle doit avoir quatre ans, elle a une jolie robe blanche et de belles boucles blonde. Je m'avance vers

elle et la petite fille plonge ses yeux océan dans les miens en souriant. Une sensation de malaise s'empare de moi et elle me dit :

- Cours. Cours si tu ne veux pas qu'il t'attrape.

Je fronçe les sourcils et regarde devant moi avant de reporter mon regard sur la petite fille. Et j'ai un mouvement de recul : ses yeux sont devenus entièrement noir et sa robe est tâché de sang rouge foncé. Des larmes de peur commencent à se former aux coins de mes yeux. Je bredouille :

- Il veut me tuer ?

Elle rigole doucement mais c'est un rire amère.

- Te tuer ? Non, ce qu'il fait est bien pire.

Je ne l'écoute plus. Je me suis levée et je cours. Je cours pour fuir et retrouver la sortie. Qu'est ce que je regrette de ne pas l'avoir écouté. Une autre voix résonne :

- J'étais mère célibataire. Mon enfant faisait des terreurs et quand j'allais le reconforter, il me disait qu'il allait venir. Une nuit alors que suis allée le calmer, il a regardé et a dit : « Maman, qui est derrière toi ? ».

Une autre voix prend la relève :

- Jusqu'à cette nuit là, j'adorais le rire d'un bébé. Sauf qu'il était une heure du matin et que je n'avais pas d'enfant.

Et les histoires s'enchaînent. Je suis recroquevillée sur le sol. J'ai la tête entre les mains et des larmes dévalent mes joues mais je ne suis même pas sûre que ce soit les miennes. Je crie, je hurle, mais les voix sont toujours aussi fortes. Soudain, je le vois, il me regarde en souriant et je sais que c'est la fin. Mon histoire s'arrête ici. Il a bien rigolé mais je ne l'amuse plus. Il s'est lassé de ce petit jeu. Je reverrai ce couloir mais seulement pour raconter mon histoire. Il sourit et s'avance vers moi. Je ne suis même plus capable de bouger tellement la peur paralyse mes muscles, elle s'est infiltré dans chacune de mes cellules et signe ma dernière heure. Tout ça pour un manuscrit oublié. Manuscrit pas si oublié manifestement. Je ne suis qu'un dommage collatéral de plus dans ce jeu instauré depuis des siècles. Je n'ai qu'une chose à vous dire : Fuyez. Fuyez tous autant que vous êtes car s'il vous attrape... Je vous souhaite une belle fin et vous tire ma révérence.

Fin.